

Analyse



Sur des braises - © Tarantula Belgique

A Lussas, du temps et du tact

Mariana Otero / Bénédicte Liénard / Mary Jiménez / Giovanni Cioni

La 25^e édition des États généraux du film documentaire, qui s'est achevée le 24 août, a été passionnante, foisonnante, sensible et politique. Zoom sur trois documentaires fraîchement éclos : *Sur des braises*, *Pour Ulysse* et *A ciel ouvert*.

Par Christiane Dampne publié le 29 août 2013

VOIR LE SITE
[des Etats généraux du documentaire](#)
[de Doc Net Films Editions](#)

Manifestation non compétitive, le festival offre la possibilité de découvrir des œuvres récentes ou de patrimoine peu diffusées, réparties au sein de plusieurs sections : « Expériences du regard », une sélection de films français, suisse et belge réalisés en 2012-2013 ; « Histoire de doc », une rétrospective historique consacrée cette année à la Belgique, la « Route du doc », un choix de films allemands contemporains, sans oublier « l'Afrique » qui permet de découvrir la nouvelle génération de réalisateurs de ce continent. S'ajoutent encore des « Fragments d'une œuvre » qui rendent hommage à des documentaristes – quatre femmes cette année : Barbara Meter, Ute Aurand, Margaret Tait et Drahomira Vihanova – des « Séances spéciales », les « Journées Scam et Sacem », et les projections en plein air. Une proposition protéiforme et exigeante grâce à une sélection collégiale.

À la manière d'une Université d'été, le festival offre encore des aliments essentiels pour la pensée sous la forme de deux séminaires. Pour le 1^e séminaire – « Le Peuple à l'écran ? », les directeurs artistiques Pascale Paulat et Christophe Postic ont convié les

philosophes Emmanuel Alloa, Georges Didi-Huberman et Marie-José Mondzain à s'interroger sur les modes de représentation des rapports de pouvoir et de ceux qui sont tenus à la marge. Le peuple, précise Marie-José Mondzain, « *ne peut s'incarner au cinéma que si le geste cinématographique le soustrait à toute généralisation, à toute figure du nombre, de la multitude ou de la masse, pour faire surgir dans le sensible la puissance universelle de particules les plus individuées, dans leur distinction irremplaçable, fussent-elles en apparence les plus insignifiantes et les plus vouées au silence et à la disparition* ».

Le second séminaire – « La voie des images », confié à Jean-Louis Comolli et Sylvie Lindeperg, a scruté les images d'archives de la Seconde Guerre mondiale pour interroger leur usage par la télévision française, questionner ces mises en récit de l'Histoire, de la propagande à la spectacularisation, mener une réflexion sur des films tournés dans des camps d'internement en Tchécoslovaquie et aux Pays-Bas.

À Lussas, pas de pré carré. Le festival permet ainsi des temps d'échange avec les cinéastes lors de rencontres informelles aux longues tables en bois des cafés. Chaque projection est aussi suivie d'un débat. Les auteurs confirmés côtoient les jeunes réalisateurs. Un tiers des documentaristes relève de la gent féminine dans cette édition.

À Lussas, on reste la semaine entière ou seulement quelques jours. On dort sous tente dans les champs environnants ou en camping, en gîte, chez l'habitant ou à l'hôtel situé à quelques kilomètres. Chacun se constitue son parcours cinématographique en butinant dans les différentes sections ou en découvrant toutes les œuvres d'une rubrique particulière. Certains visionnent deux films par jour pour profiter de la région, d'autres, sept ou huit. Mais, même dans un parcours marathonnien de boulimique – grâce aux projections en matinée, après-midi et soirée, sans compter la vidéothèque –, impossible de tout embrasser ! Des choix cruels parmi les 164 films. Un parcours subjectif au fil de ses curiosités, envies et interrogations. Un état de disponibilité mis à l'épreuve pour accueillir cette succession de regards d'auteur, ces représentations qui nous donnent autrement des nouvelles du monde. De ma plongée tous azimuts, trois documentaires de création émergent. Tous 3 réalisés en 2013.

Sur des braises de Bénédicte Liénard et Mary Jiménez

« *Ce qui se lève devant nous est toujours plus grand que ce que nous cherchons* ».

L'histoire ? Le film raconte le combat d'une femme pour préserver sa liberté et son indépendance malgré une activité économique non viable. Un combat pour survivre avec la fabrication ancestrale du charbon de bois sur les rives de l'Ucayali en Amazonie péruvienne. Sa mère s'est brûlée les pieds lors d'un accident de travail et la quitte dans l'espoir de mourir ailleurs loin du charbon. Son fils adolescent rêve quant à lui de partir à Lima. C'est l'histoire d'une solitude. La protagoniste ne faiblit pas et tente d'écouler sa production de charbon sur un marché agonisant.

Les réalisatrices filment le fardeau du travail, la survie dans son quotidien, le refus d'une tutelle, la dignité sans aucun pathos. Une femme debout. Ce film est l'aboutissement d'un processus de travail enclenché trois ans auparavant et d'une lente immersion. Il est coécrit avec les membres de cette famille qui sont devenus acteurs de leur propre rôle et ont perçu un salaire, à l'échelle de l'économie locale pour ne pas déstabiliser la communauté. Lors d'une rencontre avec le public, Bénédicte Liénard et Mary Jiménez sont revenues sur la genèse de leur documentaire et sur la nécessité de convaincre cette famille de sa non-insignifiance et son droit d'être montrée à l'écran.

[EXTRAIT](#) 1 (5'20) – Captation sonore brute sans toilettage

La co-construction avec les protagonistes du film *Pour Ulysse* caractérise aussi la fabrication de ce documentaire.

Pour Ulysse de Giovanni Cioni

« *Ma première rencontre avec ce centre se passa lors du "festival du mal-être" ».*

Les protagonistes ? Des ex toxicomanes, des sans abris, des personnes sorties de prison ou avec des problèmes psychiatriques qui se rassemblent dans un centre de socialisation à Florence. Un centre que Giovanni Cioni fréquente depuis six ans et qu'il compare à un port : « *certains disparaissent pour revenir après quelques mois, d'autres sans plus laisser de nouvelles. J'ai proposé d'inventer un film à faire avec eux. Et même pour eux. Chacun est seul avec son vécu. On ne peut que l'imaginer. J'ai évoqué le voyage d'Ulysse. Ulysse est chacun d'eux. Celui qui a disparu aux prises avec les sirènes et les monstres, traversant le pays des morts pour revenir. Son nom est personne, il est l'inconnu qui se raconte.* »

Au cours de cette traversée métaphorique, notre regard de spectateurs change : ces êtres à la marge étranges nous deviennent familiers. Des semblables en qui l'on peut se reconnaître. Aucun jugement ne plane. Le réalisateur met en résonance plusieurs histoires avec celle d'Ulysse et tisse une polyphonie mêlant cinéma direct et scène jouée. Il construit ainsi progressivement un lieu improbable entre l'imaginaire et le réel. De même, il s'amuse avec malice à entrelacer le texte de l'Odyssée aux propos de ses personnages sous la forme de phrases inscrites sur fond noir sans indication d'auteur. Ce dispositif qui rythme le film confère aux mots d'aujourd'hui un statut d'intemporalité. Il nous égare.

Pour Ulysse procède d'une structure en boucle : il s'ouvre et se clôt par la mer, le lieu du voyage : un homme seul sort de l'eau et dans une scène finale collective ces êtres meurtris semblent renaître. Leurs corps dégagent une formidable force de vie. Une femme fait la planche, elle flotte, ne sombre pas. Belle métaphore d'une conjuration du naufrage.

Giovanni Cioni raconte, lors d'un débat après la projection, que son film fut déclenché par une rencontre avec le directeur du centre qui lui avait demandé de mener des interviews ironiques sur le thème : « Qui va pire que moi ? » dans le cadre du « festival du mal-être » (!) et explique son intention :

[EXTRAIT 2 \(2'40\)](#) – Captation sonore brute sans toiletteage

Pour Ulysse réduit l'écart et brouille les cartes de la "normalité" en nous embarquant de l'étrangeté à la familiarité. *À ciel ouvert* nous fait prendre le chemin inverse.

A ciel ouvert de Mariana Otero

« *Le travail de cette équipe soignante s'apparente à ma démarche documentaire* ».

Le film démarre avec des images d'enfants cartable au dos – une normalité qui peu à peu laisse place à l'énigme de chacun.

Le lieu du tournage ? Au sein du Courtil, un institut médico-éducatif belge orienté par la psychanalyse, près de la banlieue de la grande agglomération Lille Roubaix et Tourcoing. De nombreux enfants français y sont accueillis. Le travail s'effectue dans le partage du quotidien avec les enfants au travers d'ateliers : faire la cuisine, faire une chanson, faire le jardin...

Comment filmer la folie ? Quel est le projet de Mariana Otero ? Questionner la folie à travers la diversité, se confronter à cette altérité qui peut être effrayante, tenter de saisir les microévolutions qui permettent à ces enfants de vivre plus apaisés en surmontant leurs peurs. Pour y parvenir, une longue phase de repérage durant un an, la mise en confiance des travailleurs de l'institution, des enfants et des parents, puis trois mois de tournage. Une présence quotidienne 8 heures par jour. 180 heures de rushes. 8 mois de montage.

Le film épouse l'esprit du lieu. Il raconte, au plus près du quotidien, le vécu des enfants, leurs souffrances psychiques mais aussi leur joie de vivre (très belle scène finale avec le rire d'une jeune adolescente courant dans le pré). Les réunions d'équipe sont aussi filmées. Les intervenants analysent les situations et décryptent « l'inconscient à ciel ouvert », selon l'expression de Lacan. Malgré cette alternance entre le quotidien et l'interprétation, la réalisatrice évite l'écueil didactique : « *Plus que de donner des explications, l'essentiel pour moi était de faire vivre au spectateur l'expérience de la compréhension, c'est-à-dire aussi l'émergence d'un regard. Le film ne pouvait faire l'économie du temps : le temps de l'interrogation d'abord, puis celui de la découverte et enfin celui de la compréhension* ».

Lors d'une rencontre, Mariana Otero opère un parallèle entre sa démarche documentaire et le travail de l'équipe qui abandonne son savoir théorique pour être à l'écoute de l'irréductible singularité de chaque enfant. Elle revient sur son parti pris de ne pas filmer les enfants en longs plans séquences dans un rapport de fascination et refuse d'inscrire son film dans la polémique entre les deux démarches thérapeutiques – psychanalytique / comportementaliste.

[EXTRAIT](#) 3 (7') – Captation sonore brute sans toilettage

Son précédent film – *Entre nos mains* (2010) – racontait comment des salariées découvrent une nouvelle liberté en essayant de transformer leur entreprise en coopérative. La métamorphose vers un lieu inventif et l'émergence du sujet. Dans *A ciel ouvert*, le sujet aussi se déploie dans ce lieu hors du commun. Un cheminement fécond.

Geste cinématographique d'accueil

Les points communs de ces trois documentaires ?

Un temps important d'immersion en amont du tournage. Une odyssée sensible et intelligente au cœur de la singularité de ces êtres dans des lieux ancestraux ou novateurs. Une attention. Un accueil. Un geste d'hospitalité. Une juste distance filmeur/filmé. Un tact au cœur de l'aventure humaine, relationnelle.

Ce tact fait Écho aux propos de Georges Didi-Huberman lors du séminaire « Le Peuple à l'écran ? ». Il rappelait, en hommage à Gilles Deleuze, que « *faire une image c'est avoir du tact. Des lignes de tact par lesquelles on arriverait à faire en sorte qu'une émotion sur un seul visage devienne l'affaire de tous, l'affaire politique de tout un peuple* ».

D'autres films, anciens ou récents de la programmation lussassoise, témoignent bien évidemment de ce tact, telle *Les Harmonies Werckmeister* de Béla Tarr (2000). Une fiction terrifiante, magnifique et magnétique. Mais il n'est pas question ici d'en dresser l'inventaire. Le mieux est de venir dans ce petit village rural concevoir son propre parcours cinématographique en tirant soi-même les fils reliant les œuvres entre elles. Rendez-vous l'an prochain.

Les Etats généraux du film documentaire de Lussas ont eu lieu du 18 au 24 août. *Sur des braises (Sobre las brasas)*, de **Bénédicte Liénard et Mary Jiménez**, produit par [Tarantula Belgique](#), en recherche de distributeur. *Pour Ulysse*, de **Mariana Otero**, sortie en salles au 1^e trimestre 2014, distribué par [Zeugma films](#). *A ciel ouvert*, de **Mariana Otero** sortie en salles le 8 janvier 2014, distribué par [Happiness distribution](#).